

# Géraldine Schwarz Il faut parler aux populistes

Refuser de se confronter aux populistes, ce n'est pas les affaiblir mais les conforter dans leur stratégie victimaire, soutient l'essayiste franco-allemande

**A**u printemps dernier, j'ai reçu une invitation à une table ronde sur le populisme organisée par le Medef lors de son université d'été. Parmi les invités devait notamment figurer Marion Maréchal. Intimidée de faire face à une personne incarnant ce que je combats, je faillis refuser, au motif que ma conscience m'interdisait une telle compromission. Je dus me rendre à l'évidence : la morale me servait d'alibi à ce qui en réalité était un manque de courage. J'acceptai. Mais l'annonce par la presse de l'invitation de Marion Maréchal déclencha une telle avalanche de critiques que le Medef l'annula. De ce fait, ma participation, le 28 août, à un podium parlant des populistes se fit en se passant de leur présence.

Cet événement révèle le désarroi qui règne sur la manière dont nous devons nous comporter avec les populistes. Au lieu de les affaiblir, il a nourri leur mythe fondateur : celui de victimes d'un establishment qui dicte ses règles. Le mythe victimaire est une clé centrale de la stratégie des populistes, en France et ailleurs. Pour le cultiver, ils recourent à la provocation dans le but d'être frappés d'un ostracisme qui les enveloppera de l'aura du martyr. Plus la réaction de l'adversaire répond aux clichés d'un ennemi diabolisé, plus ils sortent triomphants de ce jeu de rôle – « eux » contre « nous ». Ils deviennent des chantres de la liberté d'opinion ayant le courage d'édicter des vérités interdites sur une nation supposée en plein déclin, rongée par des ennemis intérieurs et extérieurs. Ils deviennent les sauveurs du peuple dont ils seraient les seuls à avoir compris les besoins et la volonté.

Cette mise en scène du martyr porteur de messages providentiels, qui a déjà tragiquement fait preuve de son efficacité il y a un siècle en Europe, exerce un pouvoir d'attraction important sur une partie de nos sociétés, qui romantisent l'exclu ou s'identifient avec lui – ne sommes-nous pas tous victimes de quelque chose ? Le slogan-phare des populistes – « *Le peuple*

*c'est nous* » (« *Wir sind das Volk* ») – exploite cette identification. Qu'ils soient de droite ou de gauche, ils se servent du « peuple » comme prétexte, l'instrumentalisent en le faisant passer pour un bloc homogène incapable de nuances et de différences, comme si « le peuple » n'était apte qu'au ressentiment et à la haine.

Ils font miroiter aux citoyens qu'ils leur rendront la maîtrise de leur destin, un contrôle digne d'une « vraie » démocratie, alors qu'en réalité leur paternalisme revient à infantiliser la population et augure de dangereuses dérives antidémocratiques. Car prétendre être l'émanation d'une volonté populaire dont eux seuls ont le secret ne revient-il pas à dire : « Le peuple c'est moi » – et donc à se passer de l'avis de ce dernier ?

## Problème d'identité

Pour combattre les populistes, il faut casser leur mythe. Refuser de les confronter, c'est gâcher une occasion de les contredire. C'est leur faire cadeau d'un aveu public de faiblesse. Pour apporter de la transparence aux citoyens, il faut mettre publiquement les chefs de file populistes face à leurs contradictions et à leurs mensonges.

L'exercice n'est certes pas facile. Car les populistes sont maîtres dans la dissémination de la confusion : ils nous désarçonnent en brouillant la frontière entre le vrai et le faux ; ils répandent des théories du complot ; ils nous font perdre nos repères en truquant le sens des mots. Il y a un an, en Autriche, alors que j'assistais incognito à un « Congrès des défenseurs de l'Europe », je fus étonnée d'entendre des figures de l'extrême droite européenne défendre des valeurs que je chéris. Il faut écouter ce qui se cache derrière les slogans pour comprendre. La liberté devient celle de comparer les étrangers à des parasites ; la démocratie devient la dictature d'une seule opinion, celle des « vrais patriotes » ; défendre l'Europe revient à « rétablir de vieilles valeurs paternalistes » d'une époque où l'on se passait bien de « vénérer les droits de l'homme ».



**PLUS LA RÉACTION DE L'ADVERSAIRE RÉPOND AUX CLICHÉS D'UN ENNEMI DIABOLISÉ, PLUS ILS SORTENT TRIOMPHANTS DE CE JEU DE RÔLE – « EUX » CONTRE « NOUS »**

La référence à des valeurs rassurantes vise à endormir la vigilance des électeurs. On fait passer de la haine et des dérives autoritaires pour une défense des libertés et de la démocratie afin de les rendre acceptables. Une vieille technique. Inverser la morale a largement contribué à rendre le crime acceptable aux yeux de la société allemande des années 1930.

Pour affronter des populistes, il faut être bien préparé pour ne pas se laisser instrumentaliser. Certains formats d'émissions et de débats ne sont pas adaptés, et certains journalistes ne sont pas assez aguerris ou manquent de culture politique.

En Allemagne, il existe des séminaires ouverts à tous pour apprendre à répondre aux populistes. On y conseille de ne pas moraliser, de ne pas se laisser « promener » à la surface des sujets, mais de poser des questions, revenir à la charge, creuser. Car là se situe la faiblesse principale des populistes : ils n'ont pas l'habitude de se justifier et ont un grave problème d'identité – ils dénoncent mais ne proposent rien de valable pour faire face aux défis contemporains. Ni sur le vieillissement démographique, ni

sur le réchauffement climatique, ni sur les inégalités sociales, ni sur la politique fiscale et économique, ni sur la politique migratoire européenne. L'université d'été du Medef n'aurait-elle pas constitué un cadre adapté pour les percer à jour ?

## Préoccupations légitimes

Cependant, le succès des populistes est aussi le symptôme de préoccupations légitimes de la population auxquelles il faut répondre honnêtement : identité, islam, réfugiés, mondialisation, inégalités sociales. Cessons de nous réfugier dans le conformisme et la bien-pensance qui exerce une censure morale, empêche des courants de s'exprimer, et finit par faire le jeu des populistes.

Sachons cependant tracer une ligne rouge, refuser net le débat lorsqu'il s'agit de théories conspirationnistes et racistes, lorsque l'opinion laisse la place à la haine. Mieux vaut alors ignorer et surtout ne pas relayer ces infamies dans les médias.

N'oublions pas que le moyen le plus sûr de lutter contre le populisme reste de donner au citoyen les moyens de s'exprimer et de participer, mais aussi de se forger une culture politique et démocratique – y compris avec le soutien des entreprises, à travers des fondations comme c'est le cas en Allemagne.

Le centralisme français, l'infantilisation de la société et le manque d'éducation politique constituent un obstacle majeur au rapprochement du citoyen et du pouvoir et à l'ancrage de la démocratie en France. ■

**Géraldine Schwarz**, essayiste franco-allemande et auteure du livre « *Les Amnésiques* » (Flammarion, 2017), Prix du livre européen 2018

# Jean-David Zeitoun L'impact sanitaire du changement climatique menace d'annuler les progrès du XX<sup>e</sup> siècle

L'élévation de la température due au réchauffement de la planète provoque une dégradation de la santé humaine qui ne fera qu'empirer, prévient l'épidémiologiste. Il plaide pour des mesures drastiques

**E**n 1861, le physicien irlandais John Tyndall montrait que les émissions de CO<sub>2</sub>, d'origine humaine piégeraient l'énergie solaire dans l'atmosphère, ce qui élèverait la température. Il décrivait l'effet de serre. Depuis, la science climatique a largement confirmé cette prédiction. Les données récentes indiquent que le réchauffement mondial se concrétise plus vite que prévu. Les conséquences qui avaient été anticipées procèdent maintenant de l'observation quotidienne : températures plus élevées mais aussi montée des océans et phénomènes extrêmes – à savoir des sécheresses et incendies, des précipitations massives et inondations. Les effets de cette dégradation du climat sur la santé humaine relèvent de la même évidence mais sont gravement sous-médiatisés.

Les canicules créent un stress thermique qui augmente les décès cardiovasculaires et par accident cérébral, ainsi que la morbidité respiratoire par pollution à l'ozone. L'élévation moyenne de la température – hors canicules – augmente aussi le risque d'asthme et d'allergies, dont la fréquence a plus que doublé en vingt ans.

Plusieurs maladies microbiennes, encore appelées tropicales mais peut-être pas pour longtemps, vont nous affecter. Il peut s'agir de maladies vectorielles, c'est-à-dire véhiculées par des insectes, comme la maladie de Lyme, le chikungunya ou même la dengue. Ou de pathologies liées à l'eau (choléra) ou à l'alimentation (salmonelles) car la sécurité alimentaire sera touchée. Rappelons aussi que la chaleur augmente le risque d'antibiorésistance, qui est une question déjà critique. On pourrait rajouter les retombées psychologiques, avérées à la suite d'événements extrêmes, ainsi que le risque de disruption sociale liée aux tensions, aux migrations voire aux conflits.

Ceci ne représente que ce que nous connaissons car il y a ce que nous ne savons pas, les fameuses « inconnues inconnues ». Plusieurs experts estiment que de nouveaux risques émergeront, correspondant à des maladies que nous ne saurons pas traiter. L'énormité du problème le rend littéralement existentiel. Compte tenu de l'inertie du système climatique – quoi que nous fassions, la météo et le climat vont continuer de changer pendant plusieurs décennies –,

l'impact sanitaire est déjà partiellement inévitable et irréparable. Il menace d'annuler et surtout d'inverser les progrès du XX<sup>e</sup> siècle, qui se traduisent notamment dans l'allongement de l'espérance de vie. Aujourd'hui la Banque mondiale quantifie à 7 millions les décès annuels prématurés dus à la pollution, laquelle est très liée aux émissions. Les estimations à 2030 y ajoutent au minimum 500 000 morts climatiques par an.

## Sensibiliser l'opinion

Tout le monde ne semble pourtant pas s'en inquiéter. Bien que plus personne ne s'assume climatocéptique, il existe encore des gens qui veulent nuancer la gravité des faits. Comme ils ne peuvent plus dire « non », ils disent « oui mais » ou « c'est plus compliqué ». Leurs arguments sont subtilement faux mais hélas entendus. Cette mésinformation n'est pas moins dommageable que celle des climatocéptiques de première génération car elle conduit en fine à nier les mesures nécessaires pour limiter la crise : la baisse drastique des émissions. Nous devons maigrir et on ne peut pas maigrir en mangeant plus. Ceux qui s'alarment d'une insupportable régression doivent

savoir que sans action majeure, la régression sera autrement plus brutale car on ne peut pas négocier avec les lois de la physique. Ceux qui dénoncent une atteinte aux libertés doivent comprendre que nous serons au contraire opprimés par notre vulnérabilité.

Les systèmes de soins se découvrent trois nouvelles obligations. La première concerne l'adaptation au changement. Une partie de celui-ci étant inéluctable, il faut se préparer aux maladies climatocéptiques qui s'ajouteront aux problèmes existants. Les dispositifs de veille, de réaction et même les bâtiments vont devoir s'ajuster à ce nouveau contexte, pour ne citer que quelques exemples.

La seconde est la sensibilisation de l'opinion. Les enquêtes récentes suggèrent qu'elle augmente. Comme médecins, nous devons nous exprimer et dire que nous avons peur. Que la santé humaine est une priorité qui l'emporte sur toutes les autres, et faire campagne pour toute législation qui peut la protéger car la cause est apolitique.

Troisièmement, nous devons reconnaître que nous sommes nous aussi une partie du problème. Les systèmes de soins sont des émetteurs notoires de

CO<sub>2</sub>, entre 4 % et 10 % des émissions nationales selon les pays. Les hôpitaux et les industriels de la pharmacie sont de loin les plus gros émetteurs. Des exemples étrangers montrent sans ambiguïté qu'il est possible de réduire ces émissions d'au moins 30 %, sans altérer la qualité des soins et tout en faisant des économies. Cet indicateur devrait être élevé au même niveau d'importance que la qualité ou l'efficacité.

Rappelons enfin qu'il existe des bénéfices sanitaires immédiats à baisser les émissions de CO<sub>2</sub> : amélioration de la qualité de l'air, diminution des accidents, activité physique, alimentation plus saine. Il n'y a aucune révélation ici. Tous les rapports du GIEC sauf un contiennent un chapitre sur la santé humaine. Il est maintenant suffisamment clair que nous n'avons pas le choix. Si nous n'en faisons pas assez, nous pouvons promettre à nos enfants qu'ils vivront plus durement et moins longtemps. ■

**Jean-David Zeitoun** est docteur en médecine, docteur en épidémiologie clinique et entrepreneur